

Le langage comme pouvoir de création normé À propos des cours de Paul Ricœur sur le langage (1962-1967)

Jean-Marc Tétaz

Université d'Erfurt/Université d'Iéna

Résumé

Entre 1962 et 1967/68, Ricœur a consacré plusieurs cours à la question du langage. Même s'il s'en retrouve de nombreuses traces dans les articles et essais publiés durant ces années (et rassemblés pour partie dans *Le conflit des interprétations*), ces textes pédagogiques n'ont pour l'instant guère attiré l'attention de la recherche. Ils marquent pourtant un tournant décisif dans la réflexion de Ricœur et posent les bases systématiques de l'herméneutique du texte que celui-ci déploiera dans ses travaux ultérieurs. L'article précise d'abord la place occupée par ces cours dans l'œuvre de Ricœur. Il présente ensuite les matériaux existant dans les archives et caractérise l'approche spécifique de chacun des cours sur la base des manuscrits préparatoires de Ricœur. Dans une dernière section, il discute trois aspects particulièrement instructifs des cours: le passage du symbole à la métaphore (en discussion avec Greimas et Jakobson), l'articulation de la philosophie analytique et de la phénoménologie (Frege et Husserl), enfin le programme d'une fondation transcendentale des règles de la production du discours (Strawson, Wittgenstein et Chomsky).

Mots-clés: Ricœur; langage; structuralisme; philosophie analytique; phénoménologie; texte.

Abstract

Between 1962 and 1967/68, Ricœur devoted several courses to the question of language. Even though there are many traces of these lectures in the articles and essays published during these years (and collected in part in *The Conflict of Interpretations*), they have so far attracted little attention from the research community. However, they mark a decisive turning point in Ricœur's thinking and lay the systematic foundation of the hermeneutics of the text that he would deploy in his later works. The article first clarifies the place occupied by these courses in Ricœur's work. It then presents the archival material and characterizes the specific approach of each of the courses on the basis of Ricœur's preparatory manuscripts. In a final section, three particularly instructive aspects of the courses are discussed: the shift from symbol to metaphor (in discussion with Greimas and Jakobson), the articulation of analytic philosophy and phenomenology (Frege and Husserl), and finally the program of a transcendental foundation of the rules of discourse production (Strawson, Wittgenstein and Chomsky).

Keywords: Ricœur; Language; Structuralism; Analytic Philosophy; Phenomenology; Text.

Études Ricœuriennes / Ricœur Studies, Vol 12, No 1 (2021), pp. 124-151

ISSN 2156-7808 (online) DOI 10.5195/errs.2021.538

<http://ricoeur.pitt.edu>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-No Derivative Works 3.0 United States License.



This journal is published by the [University Library System](#) of the [University of Pittsburgh](#) as part of its [D-Scribe Digital Publishing Program](#), and is cosponsored by the [University of Pittsburgh Press](#).

Le langage comme pouvoir de création normé

À propos des cours de Paul Ricœur sur le langage (1962-1967)

Jean-Marc Tétaz

Université d'Erfurt/Université d'Iéna

Les archives du Fonds Ricœur conservent de nombreux matériaux (notes et préparations de cours, tapuscrits, photocopiés) concernant les cours sur le langage professés par Ricœur dans les années 1960. Le soussigné a été chargé de l'édition de ces cours. Le propos de cet article est de situer le travail de Ricœur sur le langage dans son œuvre philosophique (I), de présenter les cours donnés par Ricœur sur cet objet et les sources dont nous disposons (II) et d'exposer brièvement quelques aspects desdits cours montrant comment ces derniers mettent en œuvre la transition de l'herméneutique du symbole à l'herméneutique du texte, que Ricœur déploiera dans ses ouvrages ultérieurs (III).

I. La question du langage et la "seconde navigation" de Ricœur

Entre 1962 et 1967, le langage constitue le centre de gravité de l'enseignement de Ricœur, à la Sorbonne d'abord puis, dès 1965, à Nanterre.¹ Il s'y joue, naturellement, le débat avec le structuralisme, alors omniprésent en France, mais aussi avec la philosophie analytique de langue anglaise, que Ricœur avait découverte au milieu des années 1950 déjà.² L'ambition de Ricœur dépasse toutefois le débat avec le structuralisme et la philosophie analytique. Le travail sur le langage doit lui permettre de jeter les bases d'un projet d'envergure, une "grande philosophie du langage," qu'il estime alors être la tâche prioritaire de la philosophie. Dans le cours intitulé "Démythologisation et herméneutique," donné le 13 mars 1967 au Centre européen universitaire de Nancy, Ricœur présente ainsi les enjeux de cette démarche:

Ce serait justement la tâche d'une herméneutique générale de nous donner cette grande philosophie du langage qui nous permettrait de comprendre ce que signifie le fait que l'homme dispose à la fois d'une logique symbolique, d'une science exégétique, d'une anthropologie, d'une psychologie, et par conséquent d'embrasser comme une unique question celle du remembrement du discours humain.³

C'est donc dans le cadre de cette "grande philosophie du langage" que s'inscrivent non seulement les cours sur le langage et la discussion avec le structuralisme, mais aussi le livre sur Freud, *De l'interprétation*, ou les travaux autour de Rudolf Bultmann et de la démythologisation, qui leur sont rigoureusement contemporains (ils datent de 1966-67).

L'enjeu de ce programme est clair. Ricœur conçoit cette "grande philosophie du langage" comme la tâche centrale d'une "herméneutique générale" qui reprendrait à nouveaux frais le programme heideggerien d'une herméneutique philosophique, à savoir l'élaboration d'une ontologie de l'être-homme, pour la centrer sur la question du langage comme modalité de l'articulation symbolique de l'humain. Cette option thématique va de pair avec un choix

méthodologique, le recours à la sémantique et aux options conflictuelles des diverses herméneutiques, afin de conjurer “le risque de séparer son concept de vérité du concept de méthode.”⁴ Ainsi, au moment où Ricœur conçoit le programme d’une greffe herméneutique sur la phénoménologie,⁵ la philosophie du langage constitue non un simple préalable, mais le noyau de cette herméneutique dans laquelle doit se redéployer la phénoménologie.

Au point de départ de cet intérêt pour les recherches linguistiques et analytiques sur le langage, on trouve les difficultés techniques sur lesquelles est venue buter l’herméneutique du symbole mise en œuvre dans *La symbolique du mal* (1960), développée dans l’essai sur Freud *De l’interprétation*. Ricœur s’en explique dans le “projet d’enseignement” qu’il rédige en 1969, à l’occasion de sa candidature (malheureusement; c’est Michel Foucault qui sera élu) au Collège de France.⁶ “Les études et l’enseignement de la philosophie du langage, que je poursuivis parallèlement à mes recherches sur Freud, m’ont fait prendre conscience de la difficulté d’aborder la notion de polysémie sans une longue préparation et une maîtrise suffisante des phénomènes les plus généraux et les plus fondamentaux du langage,” écrit-il dans ce texte.⁷ C’est ainsi pour dépasser la “conception schématique du sens multiple qu’[il] appliquai[t] au symbole” (dans *La symbolique du mal*) que Ricœur commence à étudier “la sémantique des linguistes français et des ‘analystes’ anglais.”

Les résultats de ce travail sur le langage, Ricœur les élabore dans une série de cours donnés entre 1962 et 1967. Il en publie certains éléments et conclusions dans des articles, dont quelques-uns furent repris dans *Le conflit des interprétations* (paru en 1969).⁸ Mais ses études et son enseignement sur cette thématique n’ont pas débouché sur la publication d’une monographie spécifique. Cela explique probablement que la philosophie du langage de Ricœur n’ait guère suscité l’intérêt de la recherche.⁹ Parallèlement à son enseignement, Ricœur sera à l’origine d’un vaste programme de traduction des auteurs de tradition analytique qu’il aborde dans ses cours. Dans la collection qu’il codirige au Seuil avec François Wahl, “L’ordre philosophique,” il publiera des auteurs aussi essentiels pour son travail que Gottlob Frege,¹⁰ John Austin,¹¹ Peter F. Strawson¹² ou encore Charles S. Peirce¹³ et Noam Chomsky,¹⁴ mais aussi des représentants de l’herméneutique théologique comme Bultmann¹⁵ ou Gerhard Ebeling.¹⁶

À la suite de ses études sur le langage, Ricœur s’attaque à un nouveau dossier, celui de la théorie de l’action. Dans son “projet d’enseignement,” Ricœur mentionne avoir “déjà consacré plusieurs cours à la Sorbonne et à Nanterre” aux “analyses plus neuves [que celles du livre III de *l’Éthique à Nicomaque* et de la phénoménologie] de la *linguistic analysis* des Anglais,” par quoi il entend la “théorie des énoncés sur l’action” que l’on “trouve chez Austin, Strawson, Hampshire, Mrs Anscombe, Searle.”¹⁷ Ces premiers cours sur les “énoncés de l’action” ont donc eu lieu avant 1969, date à laquelle Ricœur rédige ce projet, mais pour l’essentiel après les cours sur le langage. On connaît le résultat de cet enseignement par l’important polycopié du cours “Le discours de l’action” donné à Louvain en 1970-71.¹⁸ Comme l’indique son intitulé, ce cours s’inscrit dans la droite ligne des cours antérieurs sur le langage: il porte sur le “discours de l’action,” c’est-à-dire sur l’analyse des énoncés sur l’action, et non sur une philosophie réflexive de la volonté dans la ligne de celle que Ricœur avait élaborée dans sa *Philosophie de la volonté* (2 tomes en 3 volumes, 1950-60). De ce déplacement, et donc du renoncement à un accès à la subjectivité de type réflexif ou phénoménologique, Ricœur s’explique d’ailleurs aussi dans son projet d’enseignement de 1969

et dans un article de 1967, paru initialement en anglais, “La question du sujet: le défi de la sémiologie.”¹⁹

Les cours sur le langage et les cours sur le discours de l’action forment ainsi un diptyque qui marque un tournant décisif dans l’itinéraire philosophique de Ricœur. Il renonce au projet d’une philosophie réflexive sans pour autant en abandonner les thématiques: le problème de l’action et de son sujet, et donc la question de la subjectivité. Mais ces questions ne peuvent plus être abordées directement; elles requièrent le détour par une analyse des formes langagières dans lesquelles s’articulent à la fois l’action et son sujet. Et pour cela, il faut disposer d’une philosophie du langage capable de restituer à la langue tant sa visée signifiante (la question de la référence) que son pouvoir d’articulation (la question du sujet du langage). Ce sont ces questions qui forment l’horizon du travail de Ricœur sur le langage et qui sont discutées dans la confrontation entre linguistique structurale et philosophie analytique, comme Ricœur s’en explique dans son “projet d’enseignement”:

[Je] discerne [dans la fonction de la phrase dans le discours] une organisation distincte de celle de la langue, qui seule relève proprement de l’analyse structurale; alors que la langue constitue un système clos d’entités discrètes, en nombre limité, définies seulement par des relations négatives et oppositives – et par conséquent ne postule ni référence à un monde qui serait extérieur au langage ni désignation d’un sujet qui le constituerait –, la phrase, dans l’instance de discours, opère chaque fois la synthèse du système dans un événement et dans un acte; c’est cet acte synthétique qui tout à la fois fait référence à un monde sur quoi on dit quelque chose et à un sujet qui parle.²⁰

Il n’est donc pas exagéré de dire que, avec les cours sur le langage et sur le discours de l’action, Ricœur entreprend une “seconde navigation,” recourant à cette fin aux *logoï*, comme Socrate et Platon avant lui.²¹ Il en résulte deux remaniements essentiels. D’une part, et Ricœur lui-même l’indique dans son “projet d’enseignement,” l’abandon d’une herméneutique des symboles, telle qu’il l’avait pratiquée dans *La symbolique du mal*, au profit d’une herméneutique du texte, dont l’élément essentiel est fourni par la théorie de la métaphore.²² D’autre part, le passage d’une philosophie de la volonté, s’inscrivant dans la tradition d’une philosophie réflexive reprise avec les moyens phénoménologiques de la description éidétique,²³ à une philosophie de l’action instruite par la philosophie analytique et travaillant sur les énoncés dans lesquels s’articule l’action.²⁴ Les trois grands livres qui suivirent, *La métaphore vive* (1975), *Temps et récit* (1983-85) et *Soi-même comme un autre* (1990), jalonnent la perspective balisée par les cours sur le langage et sur le discours de l’action. Tels qu’ils sont posés à nouveaux frais à partir de la seconde moitié des années 1960, la question du langage et le problème de l’action seront synthétisés dans le troisième titre, qui marque une forme d’aboutissement de la confrontation entre phénoménologie, linguistique et philosophie analytique initiée par Ricœur dans les cours sur le langage.

II. Les cours sur le langage

Les documents conservés dans les archives du Fonds Ricœur (Institut protestant de théologie, Paris) permettent de retracer de façon assez précise l’enseignement que Ricœur a consacré aux problèmes du langage.

II.1. Les cours de 1962-64: "Introduction au problème des signes et du langage"

Le premier cours sur cet objet semble dater de l'année universitaire 1962-63. Ricœur y proposa un cours intitulé "Introduction au problème des signes et du langage" qui nous est connu par un polycopié réalisé par les étudiants, mais aussi par le manuscrit de Ricœur. Le polycopié comporte 76 pages dactylographiées, dans lesquelles les nombreux termes et citations grecques ont été reportés à la main. Le texte en a été établi par Gilbert Olandini²⁵ et Michel Narcy,²⁶ il a été revu par Ricœur. Ce cours est paru dans la série des *Cahiers de philosophie*, "publiés par le Groupe d'étude de philosophie" sous l'égide de l'UNEF (Union nationale des étudiants de France) et de la FGEL (Fédération des groupes d'étude de lettres),²⁷ qui publièrent régulièrement durant ces années des polycopiés de cours des professeurs de la Sorbonne.

Le manuscrit du cours, intégralement conservé, comporte deux dossiers correspondant aux deux parties du cours; le premier compte 75 feuillets, paginés de 1 à 75, le second 57 feuillets paginés 1 à 56 avec une page 44 bis. Ce manuscrit constitue la base textuelle du polycopié, dont le texte peut ainsi être contrôlé sur le manuscrit.

Ce cours, donné en Sorbonne, représente la première année d'un cycle conçu en trois volets (récapitulation historique sur le problème des signes/enseignement de la linguistique pour la philosophie/en quel sens la philosophie peut-elle être une philosophie du langage) répartis sur deux ans. Il ne traite que de la récapitulation historique. Le cours est divisé en deux parties d'inégale longueur. La première traite de l'Antiquité, la seconde du Moyen Âge. La partie consacrée à l'Antiquité est articulée en cinq chapitres abordant successivement les sophistes, Platon, Aristote, les stoïciens et Plotin. Si les chapitres sur les sophistes et les stoïciens reposent pour l'essentiel sur la littérature secondaire, les trois autres, et tout spécialement ceux portant sur Platon et Aristote, sont le fruit des études intensives que Ricœur consacra à ces deux auteurs. Ils constituent en ce sens un complément précieux au cours de Strasbourg, publié en 2011 par Jean-Louis Schlegel, *Être, essence et substance chez Platon et Aristote*.²⁸ La seconde partie traite du Moyen Âge en trois chapitres intitulés "La théologie symbolique," "De la dialectique à la science" et "Le nominalisme"; ils s'appuient sur la littérature secondaire, et nommément sur les travaux de Marie-Dominique Chenu (pour les deux premiers chapitres) et de Paul Vignaux (pour le nominalisme).

Les deux autres volets n'ont pas fait l'objet de polycopiés. Mais ils nous sont connus par les manuscrits de Ricœur, intégralement conservés aux archives du Fonds Ricœur. Le papier utilisé par Ricœur, identique à celui sur lequel est rédigé le cours de 1962-63, mais différent de celui qu'il utilisera pour les cours des années ultérieures, permet d'identifier sans risque d'erreur les matériaux appartenant au cours de 1963-64. L'introduction²⁹ distingue trois "groupes de problèmes." D'abord, le "niveau des sciences humaines," incluant sous ce titre la linguistique, la psychologie linguistique et la sociologie; ensuite, le "niveau logique" qui voit "l'introduction de la valeur de vérité," une problématique représentée par des auteurs comme le Wittgenstein du *Tractatus*, l'école d'Oxford avec Ayer (*Language, Truth, and Logic*, 1936), le Carnap de *The Logical Syntax of Language* (1937) et le Quine de *Word and Object* (1946); enfin, le "niveau ontologique," abordant "la place du langage dans la relation de l'être humain aux êtres et à l'être," une problématique que Ricœur subdivise en trois problèmes: "l'être humain comme être qui parle," donc le problème anthropologique; le "problème de [la] sémantique" et, enfin, le "problème de Heidegger," c'est-à-dire la portée proprement ontologique du langage dans le dit.

D'emblée, Ricœur souligne deux points qui constitueront la ligne de force de ses réflexions sur le langage. D'abord, la linguistique dans la tradition structurale "ne se tient jamais auprès de son propre thème, à savoir la jonction du signifiant et du signifié." En "l'absence d'isomorphie" entre les deux plans d'articulation que sont la "phonologie" (en charge du signifiant) et la "sémantique" (dont l'objet est le signifié), la linguistique structurale ne peut que dissoudre son objet – le signe linguistique constitué par "la jonction du signifiant et du signifié" – pour parvenir à l'analyser. Ricœur voit dans cette aporie de la linguistique une conséquence de la "mise en parenthèses de l'acte de parole qui arrive";³⁰ car c'est, relève-t-il, "l'intention de signifier qui relie le signifiant comme signifiant et le [signifié comme signifié]."³¹ Du coup, la linguistique structurale "élimine [...] le dire, c'est-à-dire le pouvoir du langage d'atteindre les choses." Si le trajet descendant de l'analyse structurale est nécessaire, et si sa légitimité méthodique ne fait pas de doute pour Ricœur, il faut le compléter par le trajet inverse qui ne se contente pas de recomposer ce que l'analyse avait décomposé, mais fait apparaître une dimension nouvelle, celle du discours qui atteint les choses. "L'aller est réduction, le retour est émergence. C'est au niveau du discours que la parole dit les choses." Et Ricœur d'ajouter, attestant ainsi la problématique dont se nourrit initialement son intérêt pour les problèmes du langage: "capital pour le symbole." La connaissance des "lois fines de la construction des effets de sens" permet en effet de comprendre "comment le symbolisme opère, avec quelles ressources propres à tout langage." Mais elle n'est pas capable de rendre compréhensible le mouvement de symbolisation qui relève justement du discours comme "pouvoir de dire les choses." Et Ricœur de conclure ces premières réflexions sur l'utilité du passage par la linguistique pour la théorie du symbole en proposant cette définition du symbole: "Le symbole n'est pas seulement une activité métalinguistique, en ce sens qu'il n'est pas l'équivalent d'un autre signe dans le langage, mais l'ouverture sur la réalité."

En 1963, c'est à la phénoménologie que Ricœur attribue la tâche de proposer une théorie de l'acte de langage, donc une philosophie du "dire," capable de fonder la portée ontologique du "dit" déployée par Heidegger dans *Unterwegs zur Sprache* (paru en 1959). Par la suite, les travaux de Benveniste puis de Chomsky lui feront découvrir une linguistique du discours qui fournira une base beaucoup plus précise à la théorie de l'acte de parole. Cela ne restreindra en rien la pertinence systématique de la phénoménologie, à laquelle Ricœur reconnaîtra toujours un apport irremplaçable à la philosophie du langage: la découverte de l'intentionnalité. Mais l'étude plus approfondie de la linguistique et de la philosophie analytique donnera à Ricœur des outils conceptuels plus précis pour expliquer comment le langage articule le mouvement de transcendance qu'est l'intentionnalité et pour inscrire ce mouvement dans une théorie de l'emploi ou de l'usage du langage. C'est dans ce cadre que le Wittgenstein des *Investigations philosophiques*,³² mais aussi des auteurs comme Austin, Strawson ou Searle, joueront un rôle capital. Mais en 1963-64 déjà, la philosophie analytique du langage se voit attribuer une place essentielle. Certes, cette année-là, Ricœur ne convoque-t-il que les représentants d'une approche logicienne du langage (Wittgenstein, Ayer, Carnap, Quine), mais il leur attribue une fonction systématique cruciale: en introduisant le problème de la vérité, ils rendent compréhensible la "prétention du langage à dire quelque chose," mais restreignent la portée de cette possibilité en recourant à l'idée d'une "limite dans le langage."³³ C'est ainsi le problème de la signification qui, dès 1963, définit le lieu du débat à trois entre linguistique structurale, philosophie analytique et phénoménologie.

II.2. Le cours de 1965-66: "Les problèmes du langage"

Aucun document des archives du Fonds Ricœur n'atteste d'un cours de Ricœur consacré au langage en 1964-65. En l'absence d'un catalogue des cours de la Sorbonne, nous sommes réduits aux conjectures. Soit Ricœur a repris le cours de 1962-63 sur la base du polycopié, soit il a consacré son cours à une autre matière, peut-être à la philosophie de l'action. Il en va autrement de l'année suivante. Ricœur y consacre à nouveau un cours à la philosophie du langage, intitulé cette fois "Les problèmes du langage." Il réutilise alors de nombreux chapitres du cours de 1963-64, qu'il réorganise et complète pour les inscrire dans un plan différent.

L'intention qui préside à ce deuxième cours sur le langage est précisée dès la première page de l'introduction.³⁴ Dans le champ du langage, la tâche de la philosophie consiste aujourd'hui "à procéder [au] rassemblement, à [la] synopsis" de la "grande diversité de disciplines" qui traitent du langage. Cette synopsis doit être guidée par une double question: "épistémologique" d'abord, en s'interrogeant sur "l'utilité et la limite de validité" de chacune des disciplines qui traitent du langage; "ontologique" ensuite, sous l'égide de la question "[Q]ue signifie que l'homme parle [?]," une "question double," s'empresse de préciser Ricœur, puisque "le langage est à la flexion de l'être dont il est parlé et de l'être qui parle"; car l'être est tel "qu'il apparaît dans et par le langage," tandis que l'homme "est tel qu'il appréhende l'être en tant qu'il est, lui, un être parlant." Le cours est organisé, déclare alors Ricœur, "par un mouvement à *travers* l'épistémologie *vers* l'ontologie." Cette démarche se démarque explicitement de celle adoptée par Heidegger qui "commence par l'ontologie." Ricœur se refuse à ce geste "plus radical" afin de pouvoir "prendre en considération le remaniement imposé à toute philosophie du langage par la constitution d'une science du langage ou linguistique." Il ne s'agit pas de se laisser "enfermer" dans la démarche linguistique, mais de la reconnaître comme un point de départ obligé pour toute réflexion sur le langage.³⁵ La démarche adoptée par Ricœur correspond donc à celle qu'il expose la même année dans son essai programmatique "Existence et herméneutique."³⁶

Cette idée fondamentale, le cours la met en œuvre dans un plan en quatre parties.

Une première partie traite de "l'apport de la linguistique," une question que Ricœur aborde en privilégiant "un problème, celui de la signification," donc la question du "[d]estin de la sémantique," et en partant "délibérément de F. de Saussure."

Une deuxième partie traite de "l'impact sur les sciences humaines." Ricœur note que la linguistique, comme "science plus exacte," est une "discipline de pointe" exerçant un "choc en retour sur l'ensemble des sciences humaines." Il relève à ce titre trois aspects: d'abord l'inscription de la linguistique dans un "cadre behavioriste" contraignant en retour "celui-ci à s'élargir, voire à éclater"; ensuite, la généralisation du modèle structuraliste dans l'ethnologie (on pensera en particulier à l'œuvre de Claude Lévi-Strauss); enfin, la "recherche d'une discipline englobante, [la] *sémiologie*."

La troisième partie doit se tourner vers "l'analyse philosophique du langage." C'est au gré des "contributions de la philosophie analytique anglo-saxonne" que Ricœur opère "la transition vers les problèmes spécifiquement philosophiques," identifiant comme en 1963 la dimension proprement philosophique de la philosophie analytique dans la confrontation des "usages effectifs du langage" avec "une théorie de la vérité." Mais en 1965, Ricœur ne se limite pas aux positions qui font la critique du "langage effectif" mesuré à l'aune "des exigences qu'il ne satisfait pas," ou

qui plaident pour une réforme du langage “dans le sens du langage bien fait, du langage logiquement parfait”; il entend aussi aborder les positions qui voient dans “les usages du langage” des sortes de “détecteurs à l’égard des fonctions multiples de l’expression humaine dont la logique n’est qu’une branche.” C’est à cette seconde orientation que Ricœur souhaite “s’attacher plus particulièrement.” Il y trouve en effet la démarche qui fait “transition vers une autre frontière, peut-être un autre carrefour,” c’est-à-dire vers les questions traitées sous l’égide de la phénoménologie à laquelle est consacrée la quatrième partie.

Cette quatrième partie est intitulée “Phénoménologie et ontologie.” Dans ce carrefour entre la phénoménologie et les autres démarches s’intéressant au langage, Ricœur distingue deux “itinéraires.” Le premier met en relation la phénoménologie comme théorie de “l’intentionnalité, de la visée vers le quelque chose,” avec les analyses linguistiques et behavioristes. Selon qu’il part de la linguistique ou des analyses comportementales, Ricœur met la linguistique en relation avec la reprise de la question sémantique par Husserl ou avec les analyses du lien entre geste et parole chez Merleau-Ponty. Le second itinéraire relie “l’analyse logique des anglo-saxons” qui “a toujours une référence logique” à la phénoménologie qui “veut remonter à la racine du logique,” c’est-à-dire au “rapport de l’homme à un apparaître et, par là, [à une] manière d’être au monde.” Ce second itinéraire conduit de Husserl à Heidegger et Gadamer. C’est ici que les recherches de Ricœur sur la philosophie du langage “côtoieront le problème herméneutique,” qu’il entend aborder en restant fidèle au “fil conducteur de la sémantique,” c’est-à-dire par le biais du problème de “la polysémie fondamentale à quoi est liée [l’]ontologie.” À nouveau, c’est le problème du symbole qui forme l’horizon de ce questionnement.

Des cours de Ricœur consacré au langage, c’est le cours de 1965-66 qui est le moins bien documenté dans les archives. En effet, non content d’y réutiliser moult sections du cours précédent, Ricœur va reprendre l’essentiel des matériaux de ce cours pour celui de l’année suivante. Pour cette raison, il est souvent difficile d’isoler les matériaux manuscrits de ce cours. Le soussigné possède toutefois la copie d’un cahier de notes, fort complet, d’une auditrice du cours de Ricœur, qui permettra d’identifier avec plus de précision les matériaux manuscrits utilisés pour ce cours.

On dispose en outre d’un tapuscrit de 19 pages intitulé “Les problèmes du langage.” Il renferme, outre l’introduction (1-2), la première partie du cours, intitulée “L’apport de la linguistique à la philosophie du langage.”³⁷ L’identification est garantie par l’introduction, qui reprend très largement le texte du manuscrit que l’on vient de présenter. Le tapuscrit fragmentaire du cours de 1965-66 est identique à deux articles de Ricœur publiés dans les *Cahiers de philosophie* en 1966; il en constitue probablement la source. Ces deux articles sont intitulés, comme le cours, “Les problèmes du langage.” Le premier paraît dans le numéro double 2-3, daté de février 1966, aux pages 27 à 42. Les autres contributeurs de ce cahier sont Jean-Paul Sartre, Jean-François Lyotard, Louis Guillermit, Maurice de Gandillac, Jean-Marie Beyssade, Vladimir Jankelévitch et Alain Badiou. Le second paraît sous le même titre dans le cahier suivant (numéro 4, daté d’avril 1966) aux pages 65-73. Outre deux essais anonymes, ce cahier contient des textes de Lyotard, Guillermit et Yvon Bélaival. Les deux articles de Ricœur renferment de nombreuses coquilles et fautes de lecture. On peut par conséquent supposer qu’ils n’ont pas été revus par leur auteur.

Enfin, deux conférences américaines consacrées à la confrontation entre Husserl et Wittgenstein reprennent pour l’essentiel des sections des cours de Ricœur sur le langage. La

première confronte le Husserl des *Recherches logiques* au Wittgenstein du *Tractatus*; elle a été donnée à l'American University de Washington le 6 octobre 1965 et a été publiée en anglais en 1967 sous le titre "Husserl and Wittgenstein on Language" dans un volume intitulé *Analytical Philosophy and Phenomenology*.³⁸ Ricœur semble l'avoir rédigée directement en anglais; tout au moins ses notes manuscrites dans cette langue sont-elles conservées aux archives, sans que l'on trouve trace d'une version française antérieure.³⁹ La seconde, intitulée "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage" a été donnée en anglais à la Johns Hopkins University de Baltimore en avril 1966. Rédigée en français par Ricœur, elle a été traduite par une tierce personne et est restée inédite jusqu'en 2014.⁴⁰ Ce second exposé repose sans doute sur des sections du cours de 1965-66, puisque Ricœur ne semble pas avoir abordé le Wittgenstein des *Investigations philosophiques* dans le cours de 1963-64. La première pourrait reposer sur le cours de 1963-64. C'est en tout cas de cette année-là que datent les notes et préparations de cours sur cet objet conservées aux archives.⁴¹ Quoi qu'il en soit, ces deux conférences sont des témoins indirects précieux de la confrontation de Ricœur avec Wittgenstein, un aspect de ses études sur la philosophie du langage pour lequel nous ne disposons par ailleurs d'aucun document dactylographié ou polycopié.

II.3. Le cours de 1966-67: "Le langage"

Le cours de 1966-67, donné à Nanterre comme le précédent, nous est parvenu sous la forme d'un tapuscrit corrigé et paginé à la main. Il compte 95 pages, dactylographiées par plusieurs personnes. En témoignent la présence de titres intercalaires "Cours de Monsieur Ricœur" (14), "Fin du cours de Monsieur Ricœur sur Humboldt" (37), etc.,⁴² mais aussi des usages divergents des signes de ponctuation. Ce tapuscrit a probablement été dactylographié à partir d'une source orale, comme l'attestent des erreurs typiques: "Choquant retour" pour "choc en retour" (32), "l'apparenté" pour "la parenté" (32), "de la teinte" pour "de l'atteinte" (36), "l'égalité" pour "l'égalité", (41) "un dialogue de larmes" pour "un dialogue de l'âme" (63), etc. Il est probable que ce tapuscrit aurait dû servir de base à la réalisation d'un polycopié comparable à ceux que nous connaissons sur le jugement, la volonté, le discours de l'action ou l'herméneutique.⁴³ Nous ignorons pour quelles raisons ce projet n'a pas été mené à son terme. Peut-être les événements de Mai 68 en ont-ils empêché l'aboutissement.

Pour ce cours, nous disposons également du manuscrit presque complet de Ricœur. Une première comparaison, encore provisoire, montre que le tapuscrit repose sur le manuscrit, mais que certaines sections n'ont pas été transcrites, probablement parce que Ricœur ne les avait pas traitées durant le cours de cette année-là. Une constatation est plus significative encore pour la dépendance du tapuscrit par rapport au manuscrit de Ricœur: les sections manquantes dans le manuscrit manquent également dans le tapuscrit. C'est le cas tout particulièrement de la section traitant du Wittgenstein du *Tractatus*, pour lesquelles Ricœur renvoie dans son manuscrit au cours de l'année précédente et à la conférence en anglais sur Wittgenstein.⁴⁴ Mais c'est aussi le cas du chapitre conclusif, consacré au problème du "mot." Il existe certes un dossier sur cet objet dans les archives de Ricœur, mais il est distinct de celui consacré aux cours sur le langage et ne semble pas avoir été mis à disposition des étudiants qui se sont chargés de la dactylographie. Peut-être ces lacunes expliquent-elles que le projet de polycopié ait pris du retour et n'ait finalement pas abouti. Pour ce cours aussi, le soussigné dispose, depuis le printemps 2021, des notes fort complètes, d'un auditeur lausannois du cours de Ricœur; elles corroborent en tous points les conclusions tirées de l'étude des documents déposés aux archives.

Le cours de 1966-67 obéit à une structure ternaire.⁴⁵ Dès la première phrase du cours, Ricœur déclare que “[l]e cours de cette année reprend certains matériaux du cours précédent, y ajoute de nouveaux éléments, en particulier Louis Hjelmslev et Noam Chomsky, et les rebrasse dans une nouvelle perspective.” Après une première partie consacrée à “la langue,” Ricœur aborde dans une deuxième partie “la parole” avant de traiter du “discours” dans une troisième partie. Cette structure ternaire articule un enjeu systématique: les deux premières parties, “la langue” et “la parole,” reprennent la dichotomie fondamentale sur laquelle repose la linguistique saussurienne (tout au moins dans la version canonique qu’en propose le *Cours de linguistique générale*); dans ce contexte, la “langue” désigne le système des signes linguistiques comme institution sociale, par opposition à la “parole,” comprise comme événement de langage, toujours individuel et historiquement situé. Ricœur ne se contente toutefois pas de reprendre l’opposition saussurienne entre langue et parole; il la fait travailler pour transformer la “dichotomie” en “antinomie,” c’est-à-dire en une structure dialectique.⁴⁶ Il lui devient alors possible de dépasser l’“antinomie du systématique et de l’historique, de la structure et de l’événement”⁴⁷ dans une théorie du “discours,” dont Ricœur précise l’objet en parlant d’une “théorie des opérations.”⁴⁸ La clé d’un tel dépassement, Ricœur la trouve dans une théorie de la genèse réglée du discours, fruit d’une synthèse des travaux du grammairien français Gustave Guillaume (1883-1960) et du théoricien américain de la grammaire générative Noam Chomsky. Cette théorie génétique lui semble offrir la possibilité d’une reformulation poststructuraliste et postanalytique des intuitions de Wilhelm von Humboldt, que Ricœur interprète comme le “projet d’une intelligence générique qui [...] embrasserait le dessein entier d’une production du langage humain comme discours et, corrélativement, d’une production d’une vision du monde au sein de cette langue.”⁴⁹

Dans le cours de 1966-67, Ricœur met ainsi en place une architectonique des “niveaux hiérarchiques entre éléments et fonctions du langage.”⁵⁰ Le nouvel ordre dans lequel il dispose ses matériaux représente une avancée essentielle. Alors que le plan des cours de 1963-64 et de 1965-66 était régi par une logique extérieure à leur objet, le langage, orientée sur une taxinomie des disciplines étudiant le phénomène langagier (linguistique, sciences humaines, épistémologie, ontologie), le cours de 1966-67 obéit à un plan dont la logique, celle des niveaux hiérarchiques structurant le langage, est une dimension interne au langage. De cette façon, Ricœur parvient à intégrer dans une seule démarche tant la linguistique structurale (Saussure, Hjelmslev, Jakobson, mais aussi Benveniste) ou historique (Leroi-Gourhan, Humboldt) que la philosophie analytique (Frege, Russell, Wittgenstein, Strawson), la phénoménologie (Husserl, Merleau-Ponty) et les différentes approches de la grammaire (Guillaume, Chomsky) pour élaborer une théorie du langage susceptible de servir de cadre au projet d’une herméneutique générale ouvrant sur une ontologie de l’être-homme. Ce n’est alors plus la phénoménologie qui fournit le cadre de la synthèse finale, mais la question du mot, qui, telle que l’analyse Ricœur, a la particularité d’être à cheval entre les différents niveaux distingués et articulés par Ricœur.⁵¹

Il semble que la solution à laquelle Ricœur est arrivé en 1966-67 l’ait satisfait et lui ait permis de clarifier les problèmes systématiques soulevés par sa conception du symbole et insolubles dans ce cadre. Nous ne possédons en tout cas aucune trace d’une révision ultérieure de la conception atteinte avec le cours de 1966-67.

II.4. Les conférences du Weathon Collège (octobre 1967) et le séminaire de l'année 1967-68

Si, d'un point de vue systématique, le cours de 1966-67 constitue le dernier état des cours de Ricœur sur le langage, et un état dont il était suffisamment satisfait pour donner son accord de principe à la réalisation d'un polycopié qui l'aurait fixé à l'intention de ses étudiants et aurait pu servir de base à la préparation des concours d'agrégation, ce cours ne constitue toutefois pas le dernier en date des enseignements de Ricœur consacrés au langage dont nous avons conservé des traces.

En automne 1967, Ricœur a en effet été l'hôte d'honneur de la 15^e Wheaton College Philosophy Conference, qui s'est tenue dans cet établissement de l'Illinois les 19 et 20 octobre. Le thème retenu pour cette manifestation était "Phenomenology and Language." Les leçons qui ont été présentées durant cette conférence ont fait l'objet d'un polycopié dont un exemplaire est déposé aux archives.⁵² La conférence proposait cinq exposés, dont les trois premiers avaient été confiés à Ricœur. Ses leçons étaient consacrées à "Philosophy of Language and Linguistic Analysis" (1-7), "Philosophy of Language and Phenomenology" (8-14) et "Philosophy of Language and the Philosophy of Religion" (15-22). Elles sont suivies de deux leçons situant Ricœur dans la philosophie européenne contemporaine (John Bannan, "The Place of Paul Ricœur in Contemporary European Philosophy," 23-30) et présentant sa méthodologie dans la tension entre objectivité philosophique et implication existentielle (Stuart C. Hackett, "Ricœur's Methodology – Philosophic Objectivity and Existential Involvement"). Cette dernière conférence manque dans le document conservé dans les archives du Fonds Ricœur.

Ce polycopié est intéressant surtout parce qu'il montre la façon dont les études de Ricœur sur le langage ouvrent sur la question du langage religieux et sur les problèmes qu'il abordera dès l'année suivante en Europe dans son cours intitulé "Les incidences théologiques des recherches actuelles concernant le langage" (qui a fait l'objet d'un polycopié édité par l'Institut supérieur d'études œcuméniques de Paris).

Enfin, durant l'année 1967-68, Ricœur a proposé un séminaire de maîtrise sur le langage dont il assumait la direction avec le philosophe François Jacob, qui venait de publier sa thèse rédigée sous la direction de Ricœur et intitulée *Temps et langage. Essai sur les structures du sujet parlant*. Le programme du séminaire prévoyait d'aborder trois champs: "La linguistique en France après F. de Saussure, ses prolongements dans les sciences humaines et en philosophie"; "La philosophie allemande du langage"; "L'analyse linguistique' dans la philosophie d'expression anglaise". Si le plan du séminaire, les conditions de participation et la bibliographie ont été conservés par Ricœur,⁵³ les archives ne semblent pas conserver d'autre documentation sur ce séminaire. Grâce à l'étudiant déjà mentionné, qui a aussi participé à ce séminaire, le soussigné est en possession des documents ronéotypés distribués aux participants (il s'agit d'extraits de Gilles-Gaston Granger, de Tugendhat, de Husserl, d'une série de textes de Heidegger et enfin du procès-verbal de la rencontre des "Alten Marburger," les anciens élèves de Bultmann, avec Heidegger en 1959), ainsi que des notes sur l'exposé introductif présenté par François Jacob et de la séance consacrée à Frege.

III. Du symbole au texte: le langage comme pouvoir de création normé

Les cours sur le langage ne marquent pas seulement un tournant méthodologique dans l'œuvre de Ricœur, l'amenant à rompre progressivement avec une pratique de la phénoménologie comme philosophie réflexive (et donc avec le programme d'une *Philosophie de la volonté*), mais aussi avec le symbole comme paradigme herméneutique. Ils posent également des jalons décisifs pour les travaux herméneutiques ultérieurs de Ricœur, dont le centre est formé par les problèmes du texte.⁵⁴ C'est ce qu'il convient de montrer brièvement. Nous retiendrons quelques points seulement d'un dossier complexe qui devra faire l'objet d'études futures. D'emblée, une remarque de méthode s'impose: dans les pages qui suivent, nous ne discuterons pas les interprétations que Ricœur propose des auteurs discutés. Ce qui nous intéresse, c'est l'usage systématique qu'il en fait, non la manière dont il les présente. Il s'agit de comprendre un geste systématique, pas de discuter de la qualité des interprétations ricœuriniennes.

III.1. Du symbole à la métaphore

Relevons d'abord la façon dont, dès le cours de 1965-66, Ricœur instruit la critique du symbolisme et lui substitue la notion de procès métaphorique. On l'a déjà relevé, ce sont les difficultés auxquelles se heurtait sa théorie du symbole comme signe à double sens⁵⁵ qui obligèrent Ricœur à s'intéresser de plus près aux problèmes sémantiques et d'entrer en débat avec la linguistique structurale. Dans ce cours, Ricœur montre comment la prolifération sémantique expose le symbolisme au risque de la pathologie: à pouvoir tout dire, il ne signifierait plus rien. Pour acquérir une signification déterminée, un symbole requiert par conséquent un mécanisme capable de limiter la démultiplication du sens. C'est le rôle du système: "[U]n symbolisme n'est signifiant que dans un système; considéré séparément[,] il signifie n'importe quoi."⁵⁶ Ce système fonctionne comme un crible qui sélectionne la signification pertinente. C'est l'inscription du symbole dans un système qui permet donc de juguler la pathologie du symbole.

Rétrospectivement, on constate d'ailleurs que telle était déjà la logique à laquelle obéissait *La symbolique du mal*: c'est parce que les symboles dont Ricœur faisait alors l'exégèse étaient d'emblée inscrits dans des systèmes de référence (les mythes bibliques et grecs, inscrits dans le cadre d'une vision "eschatologique" ou "tragique") qu'ils ne succombaient pas à la pullulation sémantique, mais pouvaient être lus comme les expressions d'une symbolique du mal. En 1960, Ricœur ne disposait cependant pas des cadres théoriques adéquats pour formuler une herméneutique qui eût correspondu aux pratiques interprétatives qu'il mettait en œuvre. C'est dans les travaux de Stephen Ullmann, et surtout d'Algirdas Julien Greimas qu'il les trouvera.⁵⁷ C'est pourquoi la "sentence," empruntée à Kant, sur laquelle se conclut l'ouvrage de 1960, "Le symbole donne à penser,"⁵⁸ est davantage l'expression d'un embarras que la promesse d'une herméneutique encore à venir. Ricœur le reconnaît d'ailleurs sans ambages dans son "projet d'enseignement."⁵⁹

Relu ainsi, le symbolisme apparaît comme un cas particulier d'un problème sémantique plus général, celui de la polysémie.⁶⁰ Ce problème, Ricœur l'aborde avec les moyens de la linguistique structurale. À ses yeux, tout l'enjeu de la linguistique postsaussurienne consiste en effet à résoudre le problème sémantique comme une question ressortissant exclusivement au système formé par les signes linguistiques, c'est-à-dire aux relations internes de différence entre les signes, ce qui exclut de considérer un signe comme une réalité dotée d'une signification propre

en vertu même de sa positivité (l'eau comme symbole de purification ou de mort). La polysémie d'un symbole (l'eau par exemple) obéit à la même logique que la polysémie d'un mot ("tête," qui est l'exemple donné par Ricœur). En effet, comme le stipule Saussure, "dans la langue, il n'y a que des différences, sans termes positifs."⁶¹ Cette option méthodique oblige du coup à faire abstraction des réalités fonctionnant comme symboles en distinguant "les structures de la signification appartenant à l'ordre *clos* de la signification et les structures de la *réalité*."⁶² L'avantage de cette ascèse méthodique consiste pour Ricœur à rendre possible la "dissolution du faux prestige" dont jouit le symbole et de "dissiper" son "merveilleux" grâce à la forclusion de ce qu'il appelle "les choses symboliques ou symbolisantes."⁶³ Le recours à la sémantique structurale dépouille le symbolisme de ses charmes pour le réduire à sa dimension sémantique.

C'est à ce point du problème que Ricœur fait intervenir la linguistique de Jakobson. Il en voit la spécificité dans l'option consistant à partir des "fonctions multiples du langage."⁶⁴ Les six fonctions distinguées par Jakobson (référentielle, émotive, poétique, conative, phatique, métalinguistique) sont bien connues; on n'y reviendra pas ici. Pour Ricœur, le point essentiel est que toutes ces fonctions comportent "un aspect sémantique"⁶⁵ (ce n'est donc nullement un trait exclusif de la fonction référentielle). C'est justement "[c]ette omniprésence des questions de sens" qui oblige à "spécifier le mécanisme qui commande l'aspect sémantique de toutes les fonctions."⁶⁶ Pour résoudre ce problème, Jakobson introduit la distinction, devenue elle aussi classique, entre l'axe de concaténation et l'axe de substitution. Le premier est celui de la syntaxe, c'est-à-dire de l'enchaînement des mots dans une phrase, le second celui dont relève la sémantique. "La syntaxe s'occupe de l'axe des enchaînements (*concaténation*), la sémantique de l'axe des substitutions."⁶⁷ Du coup, la sémantique ne traite plus "de la relation des signes aux choses," mais s'occupe, comme la syntaxe, "des relations des signes entre eux"; la sémantique est devenue "intrinsèquement linguistique."⁶⁸ Tout signe peut être interprété par un autre signe susceptible de se substituer à lui dans la chaîne des signes formant un énoncé. Comme le relève Ricœur, suivant sur ce point une remarque de Jakobson, cette analyse de l'opération de substitution combine des idées de Peirce et de Saussure. De cette façon, "les problèmes sémantiques sont incorporés à l'étude des modes d'arrangements des signes et deviennent susceptibles d'un traitement structuraliste."⁶⁹ Même si Ricœur n'y revient pas expressément, on voit sans peine comment cette conception permet de rendre compte du phénomène de la polysémie. Un terme polysémique est un terme qui se situe au croisement de plusieurs axes de substitution. On peut clarifier le sens de ce terme dans un contexte donné en se demandant quelle(s) chaîne(s) de substitution est ou sont sélectionnée(s) par le contexte. On renoue alors avec l'analyse initiale sur le rôle du système comme mécanisme limitant la prolifération du sens des symboles.

Mais il ne faudrait pas en rester là. Car la pointe des analyses de Ricœur consiste à montrer que la conception intralinguistique de la sémantique ouvre chez Jakobson sur une théorie plus large, exposée dans un autre essai célèbre, "Deux aspects du langage et deux types d'aphasie."⁷⁰ Jakobson y développe l'idée suivante. Les opérations de sélection et de substitution peuvent prendre des formes très diverses, allant du métalangage à la métaphore. Toutes ont en commun d'obéir à des relations de similarité. Elles constituent ce que Jakobson appelle le "procès métaphorique." De même, les opérations de combinaison et de contexture relèvent toutes de ce qu'il appelle le "procès métonymique."⁷¹ Ces deux procès ne sont d'ailleurs nullement limités au langage; Jakobson montre comment ils se retrouvent dans la peinture (le cubisme est un exemple de métonymie) et dans le cinéma (le fondu enchaîné est une forme de procès métaphorique).⁷²

La notion de procès métaphorique permet de reconduire définitivement le problème du symbolisme à la sémantique structurale. La symbolisation est une forme de procès métaphorique dans la mesure où le symbole, “en signifiant une chose, signifie en même temps une autre chose, sans cesser de signifier la première.”⁷³ Du coup, “le problème central de l’herméneutique” n’est plus l’interprétation du symbole, mais l’interprétation de la métaphore ainsi que Ricœur l’expose dès 1972.⁷⁴ C’est cette intuition systématique qui se trouve derrière *La métaphore vive*, qui met en quelque sorte en œuvre à grande échelle la maxime dont Ricœur déclarait dans son “projet d’enseignement” qu’elle avait présidé à ses travaux autour du langage: faire dialoguer les “linguistes français,” c’est-à-dire les représentants de la linguistique structurale, et les “analystes’ anglais,” c’est-à-dire les représentants de la philosophie analytique d’expression anglaise.⁷⁵ On sait le rôle décisif qu’y joueront à des étapes stratégiques de *La métaphore vive*⁷⁶ les analyses de Jakobson discutées par Ricœur dans le cours de 1965-66.

III.2. Frege et Husserl: le problème de la référence

La sémantique structurale reste fidèle à l’axiome de la clôture de l’univers des signes, caractéristique de toute la linguistique héritière de Saussure. Interprétée dans ce cadre, la signification est un rapport de signes à signes, qui forclôt la “visée de la chose.”⁷⁷ Or cette visée est justement l’idée fondamentale de la phénoménologie. Dans le cours de 1966-67, Ricœur déclare ainsi que “la relation acte-objet est l’apport de la phénoménologie – le seul, mais l’irremplaçable – à la linguistique et à la sémiologie.”⁷⁸ On aurait par conséquent pu imaginer que Ricœur mît directement en dialogue la linguistique structurale et la phénoménologie. Mais ce n’est pas de cette façon qu’il procède. Au lieu d’une confrontation directe entre la linguistique structurale et la phénoménologie, Ricœur construit une triangulation dans laquelle la philosophie analytique fait médiation entre une approche du phénomène langagier comme “un système de signes réglé par des rapports internes” et une démarche qui s’intéresse à la façon dont “fonctionne ce système de signes,” à la manière dont “les gens s’en servent” pour “l’applique[r] à une expérience.”⁷⁹

Dans le cours de 1966-67, cette fonction médiatrice de la philosophie analytique apparaît à deux étapes de la réflexion. D’abord, au chapitre II de la Deuxième Partie, lorsqu’il s’agit justement de surmonter la coupure entre le signe et la chose en introduisant un aspect nouveau dans le problème sémantique, celui de la référence; à cette fin, Ricœur fait intervenir Frege comme préalable aux analyses de Husserl dans les *Recherches logiques*. Ensuite, aux chapitres IV et V de cette même partie, lorsqu’il s’agit d’introduire et de préciser la notion d’usage ou d’emploi. Lors de cette seconde occurrence, Ricœur procède dans l’ordre inverse: il traite d’abord de la phénoménologie, à partir de *Logique formelle et logique transcendantale* de Husserl, et des travaux de Merleau-Ponty sur le geste et la parole, avant de trouver dans la philosophie analytique, et spécifiquement dans la théorie de la référence de Strawson,⁸⁰ les moyens logiques de préciser en quel sens l’emploi d’une proposition en définit la référence;⁸¹ il peut alors rejoindre la linguistique de Benveniste et sa conception de la phrase comme instance de discours.

Nous allons dans ces pages nous concentrer sur la première confrontation entre philosophie analytique et phénoménologie, celle qui met en relation Frege et Husserl.⁸² Elle nous permettra de comprendre comment Ricœur rapproche philosophie analytique et phénoménologie et de quelle façon la philosophie analytique sert de médiation entre la linguistique structurale et la phénoménologie.

Dans les brèves pages qu'il consacre à Frege en 1966-67, Ricœur ne présente et discute qu'un seul texte du logicien de Iéna, son article "Über Sinn und Bedeutung."⁸³ De ce texte célèbre (mais alors méconnu en France), Ricœur souligne trois aspects: le "dédoubllement de *Sinn* et *Bedeutung*," c'est-à-dire du "contenu de pensée" et de "la référence à quelque chose" (49); la "constitution non psychologique du sens," qui distingue le sens de toute "image mentale" pour en faire "le médiateur objectif entre le signe et la réalité" (49 sq.);⁸⁴ enfin, "le mouvement qui nous porte du sens à la signification." C'est ce troisième point qui est central pour le propos de Ricœur, car il "indique la voie dans laquelle la philosophie du langage doit s'engager si elle veut se distinguer de la linguistique" (50).

Pour accomplir ce mouvement, il faut passer du nom propre (avec lequel Frege entre en matière) à "la proposition déclarative complète." La raison de ce passage à la proposition complète est simple: c'est "la question de la vérité" qui est le moteur de "cette transgression du sens vers la signification." Or seule une proposition est susceptible d'être vraie ou fausse, selon qu'elle a ou non une référence. Certes, la solution spécifique proposée par Frege, qui revient à analyser la proposition comme un nom propre et à faire du Vrai l'objet de la proposition,⁸⁵ sera corrigée par Russell et Wittgenstein; ils montreront que si "le nom a un objet, la proposition a un *Sachverhalt*." Mais, à ce stade de l'argumentation, là n'est pas l'essentiel pour Ricœur.

Ce qui lui importe, c'est que ce mouvement de transgression du signe vers la chose soit inscrit par Frege "dans la constitution même du signe": "par le moyen d'un signe, nous exprimons son sens et désignons sa signification ou référence" (49). Ce "mouvement de dépassement du signe vers la signification" ne serait pas possible si le signe n'était pas l'expression d'un sens qui n'est pas une réalité psychologique, mais une dimension logique, homologue par conséquent à celle que construit la sémantique structurale par le recours aux opérations de substitution et de sélection. Le "sens" de Frege peut ainsi reprendre le "signifié" saussurien et l'affranchir de toute connotation psychologique. Cela assure du coup à la sémantique un statut rigoureusement logique, sans lequel il serait impossible de comprendre le mouvement de transgression du sens vers la référence comme un mouvement répondant à "l'exigence de vérité" (Frege, cité p. 50). Les trois aspects soulignés par Ricœur font donc système. Et c'est leur double ancrage sémiologique (dans la théorie du signe) et logique (dans la théorie de la vérité) qui permet à Ricœur de chercher dans la sémantique de Frege le maillon faisant médiation entre la linguistique structurale et la phénoménologie.

Ce maillon intermédiaire est nécessaire parce que la théorie de la signification exposée par Husserl dans la *Première recherche logique* est une théorie de "l'acte de signification," et non une théorie du signe. À ce titre, elle relève de la parole et ne peut prétendre à une homologie avec la théorie des signes de la linguistique structurale. La prétention de la phénoménologie à "faire tenir ensemble le signifiant et le signifié en les traversant vers la chose" (51) resterait par conséquent extrinsèque au plan qui est celui de la linguistique structurale si la phénoménologie ne pouvait pas embrayer sur la sémantique logique de Frege. C'est pourquoi Ricœur montre que, malgré le refus explicite de la distinction sens-signification opposé par Husserl à Frege,⁸⁶ on retrouve dans l'analyse de l'acte signifiant une structure parallèle au mouvement de transgression du signe à la chose analysé par Frege.

Dans la *Première recherche logique*, Husserl distingue trois fonctions: signifier, nommer et remplir. La signification est une "unité 'idéale'" constituée exclusivement par sa "teneur logique," tandis que le remplissement "donne une 'réalité'" (52). Si l'on confronte l'un à l'autre les deux

termes extrêmes, la signification et le remplissement, “on fait apparaître les deux exigences d’une théorie du signe, la constitution d’un signe qui ne fait pas partie de la réalité [...] et l’appréhension d’une réalité par le moyen même du signe.” Mais la dualité de l’idéalité du sens et de l’appréhension de la réalité ne suffit pas à rendre compte du mouvement de la référence. C’est ici qu’intervient la nomination: “[C]’est dans l’acte de nommer que se fait le [mouvement] du signe de l’idéalité du sens à la réalité de l’objet.”⁸⁷

Pour Ricœur, la distinction husserlienne entre signification et nomination reprend la distinction frégéenne entre sens et signification. “Ainsi, deux mouvements contraires habitent l’acte de signifier: un mouvement qui s’arrête au sens et un mouvement qui va à l’objet. Le premier sépare le sens de la chose, le deuxième réfère le sens à la chose. N’est-ce pas ce qu’a voulu faire Frege?” (53). Quant au remplissement, il souligne la différence entre référence et présence; le remplissement donne la chose elle-même. Du coup, le remplissement renvoie du même côté signification et nomination, qui sont l’un et l’autre des actes “vides,” en défaut d’objet, quand bien même elles sont toutes deux visées d’objet.

On touche sans doute ici la différence fondamentale entre Husserl et Frege: alors que chez Frege, le sens n’est pas une visée d’objet, chez Husserl signification et nomination sont toutes deux une visée intentionnelle. Ces visées, certes, sont en attente de remplissement, et cette attente peut être déçue; dans ce cas, elles resteront des significations vides.⁸⁸ Mais elles n’en perdront pas pour autant leur intentionnalité, à la différence de significations absurdes qui sont dépourvues de visée parce que nous ne pouvons pas concevoir ce qu’elles pourraient bien signifier.⁸⁹ Les trois actes distingués par Husserl prennent donc en charge le même problème que celui dont Frege rendait compte avec le doublet sens et signification, mais les deux séries (signification-nomination-remplissement et sens-signification) ne peuvent pas être simplement décalquées l’une sur l’autre: elles ne sont pas isomorphes.

Quel est dès lors l’enjeu systématique du débat entre Frege et Husserl? Il porte sur le point de savoir si le sens peut être isolé du rapport à l’objet. Husserl défend une position affirmant que les deux aspects sont inséparables l’un de l’autre: “[E]mployer une expression avec un sens et se rapporter par une expression à l’objet [...], c’est une seule et même chose.”⁹⁰ Frege soutient qu’il s’agit de deux questions distinctes: le sens est une réalité idéale qui, comme telle, n’implique aucune référence à un objet distinct d’elle. Le problème de la fiction offre une bonne illustration du désaccord entre Frege et Husserl. Pour Frege, on peut parfaitement comprendre *l’Odyssée*, donc en saisir le sens, bien que l’on sache pertinemment qu’Ulysse n’est pas un personnage historique et que, par suite, les aventures qu’on lui prête ne sont pas “vraies.” Pour cette raison, le lecteur moderne n’attribue aucune signification à *l’Odyssée*. Poser la question de la référence à propos d’un texte de fiction, c’est, aux yeux de Frege, commettre une erreur de catégories. À cela, Husserl répond qu’il convient de distinguer deux problèmes: celui de la visée ou de la référence, et celui du remplissement. Quand Homère (ou qui que ce soit) raconte les aventures d’Ulysse, il raconte bien quelque chose à propos de quelqu’un. Toute fictionnelle qu’elle soit, *l’Odyssée* a une signification, elle vise un objet, Ulysse, dont elle dit quelque chose. Mais cet objet, Ulysse en l’occurrence, n’existe pas et (par hypothèse) n’a jamais existé. Aussi cette visée reste-t-elle vide.

Pour Frege, la coupure décisive passe donc entre le sens et la signification (ou la référence); pour Husserl, elle passe entre le couple sens et signification (ou référence) d’un côté et le remplissement de l’autre. On peut probablement voir la raison de ce décalage entre la série de

Frege et celle de Husserl dans le fait que l'une est une analyse du fonctionnement des signes linguistiques alors que l'autre est une description des actes intentionnels de signification. On l'a vu, c'est cette différence qui requiert le passage par Frege afin de rapporter les analyses husserliennes à la linguistique structurale. Mais, quoi qu'il en soit de cette question, les deux analyses ont un point décisif en commun, "l'opposition, à l'intérieur de la visée signifiante, entre deux seuils: un seuil d'idéalité et un seuil d'effectuation" (54). Et Ricœur d'ajouter que cette opposition est "le fondement même d'une théorie de la prédication: celle-ci comporte la distinction minimale entre ce qui est dit et ce au sujet de quoi cela est dit." C'est ce problème que Ricœur reprendra avec Strawson au chapitre V.

La série Frege-Husserl marque donc une progression qui passe de la sémantique structurale à l'acte intentionnel de signification par le moyen de l'analyse logique de la fonction du signe. Cette progression permet de rejoindre la question de la sémantique de la phrase que Ricœur aborde dès le chapitre suivant, en discutant successivement les travaux de Gardiner (chapitre III), de Husserl et de Merleau-Ponty (chapitre IV) puis de Russell et de Strawson (chapitre V) avant de trouver dans la linguistique de Benveniste (chapitre VI) la démarche permettant de passer de la question de la parole au problème du discours, objet de la Troisième Partie.

III.3. Les règles de l'usage et la théorie du discours: le problème du schématisme transcendantal du langage

La Deuxième Partie du cours "Le langage" de 1966-67 s'achève par une "conclusion sur le concept d'emploi (emploi dans l'analyse du langage)"; Ricœur y fait la synthèse des analyses qu'il a consacrées dans les chapitres précédents à l'examen des conceptions de Strawson (V) et de Benveniste (VI) et prépare ainsi la transition vers la Troisième Partie consacrée au discours. Après avoir relevé que la question de l'emploi, "loin [de] constitue[r] un appendice à la théorie du langage, [...] est au centre de la notion de parole," Ricœur souligne que "la clé de cette notion" est "à chercher dans le concept kantien de 'faculté de juger'" (78).⁹¹ Pour comprendre l'enjeu de cette notation, il faut revenir sur les résultats auxquels Ricœur était parvenu dans les chapitres précédents.

La discussion critique de l'article de Strawson "On Referring" par laquelle se conclut le chapitre V avait amené Ricœur à formuler une réserve importante. Certes, il souscrit à la solution proposée par Strawson au problème sémantique consistant à dissocier type et emploi et à rapporter au type la question de la signification pour renvoyer à l'emploi (on parle aujourd'hui volontiers de *token*) celle de la référence, distinguant du coup "la signification du type et la référence qui ne convient qu'à l'emploi" (73). La signification énonce les règles générales pour l'emploi correct d'un terme, elle ne détermine pas la référence de tel emploi spécifique. D'où la définition de la signification donnée par Strawson et citée par Ricœur: "La signification est 'l'ensemble des règles, habitudes et conventions requises par son emploi quand on fait mention'." Ce qui détermine l'éventuelle référence d'un emploi, c'est "le contexte, la situation de l'énonciation" (74). Cette distinction entre signification et emploi implique que les règles et conventions qui gouvernent l'emploi de la langue ne sont pas des règles de pure logique; le contexte d'emploi, et donc les pratiques sociales dans lesquelles il s'inscrit, sont des dimensions constitutives de la sémantique qui, pour cette raison, ne peut être réduite ni à la logique ni à la sémiologie. C'est pourquoi la question de l'emploi est "au centre de la notion de parole." Mais cette thèse de Strawson (qui est

un héritage direct des analyses de Wittgenstein dans les *Investigations philosophiques*) menace de donner à sa conception du langage une “tournure purement conventionnaliste et pragmatiste” (75). C’est sur cette difficulté que Ricœur revient dans sa “conclusion sur le concept d’emploi.” Et c’est pour y remédier qu’il propose de chercher la clé de la notion d’emploi dans le concept kantien de “faculté de juger.” Essayons de comprendre ce qu’il entend par là.

Ricœur comprend la doctrine kantienne du schématisme transcendantal⁹² comme une théorie transcendantale de l’usage, s’appuyant pour cela sur la définition kantienne du jugement comme théorie de l’application (*Anwendung*) d’un concept à une intuition (B 176). “La linguistique empirique et la logique transcendantale du jugement se rencontrent donc dans ce concept d’emploi ou d’usage, qui est aussi celui d’application d’une règle” (79). Si cette application fait problème, c’est parce que concept et intuition sont logiquement hétérogènes l’un à l’autre,⁹³ dans le cas du langage, c’est à “l’hétérogénéité du signe et de l’expérience, [du] passage de la clôture à l’aperture” que l’on a affaire. Ricœur considère par conséquent que le problème auquel Kant se trouve confronté dans sa théorie transcendantale du jugement est homologue à celui que pose la question de la référence dans une théorie du langage. Dans les deux cas, il s’agit en effet de “surmonter un hiatus.” Cette homologie des problèmes justifie, aux yeux de Ricœur, de chercher dans la théorie du schématisme transcendantal les pistes permettant de donner une fondation transcendantale à la théorie de la parole comme théorie de l’emploi de la langue. L’enjeu du schématisme transcendantal consiste en effet à exposer “les conditions de possibilités de la notion d’emploi.”

Si l’on suit l’analyse de Ricœur, ces conditions de possibilité sont au nombre de trois: la temporalité, c’est-à-dire, dans le cas du langage, “les opérations temporelles”; l’imagination productrice, qui prend dans le langage la forme de “concepts génétiques du niveau imaginaire” capables de “rendre compte des opérations médiatrices entre le signe et l’expérience”; enfin, une théorie de la production, tant il est vrai que “le schématisme n’est pas le schème,” mais la “méthode que suit l’entendement à l’égard du schème,” c’est-à-dire la méthode qu’il utilise pour produire le schème (79). Appliqué à la question spécifique du langage, le schématisme transcendantal doit par conséquent prendre la forme d’une théorie de la méthode grâce à laquelle les concepts génétiques à l’œuvre dans les opérations temporelles dont sont redevables les événements de parole (c’est-à-dire les “instances de discours” de Benveniste) produisent les schèmes constitutifs du discours, assurant du coup la possibilité, pour les instances de discours, de faire référence au réel.⁹⁴

Avec cette option, Ricœur rejoint les thèses qu’il avait esquissées dans les paragraphes conclusifs de sa conférence “Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage.” Il y relevait que la notion de grammaire, utilisée par Wittgenstein au sens de “règles d’un jeu particulier,” et non dans le “sens rigoureusement linguistique”⁹⁵ dans lequel Ricœur lui-même l’utilise, posait “des questions d’un nouveau genre” qu’on pouvait “bien appeler transcendantales en ce sens qu’elles ne sont plus dans un jeu de langage, mais sur les jeux de langage comparés les uns aux autres.” Car, ajoute Ricœur, “dire qu’un jeu de langage d’une certaine sorte est joué, c’est en réalité prononcer un énoncé sur les conditions de possibilité d’une sorte d’objet dans une sorte de langage.”⁹⁶ Du coup, traiter de la “grammaire” des jeux de langage, c’est engager une réflexion d’un genre inédit, puisqu’elle n’est pas un acte d’introspection comme la réflexion cartésienne, ni une description des opérations inconscientes du sujet, comme la réflexion fichtéenne, mais une attention portée aux conditions de possibilité d’une activité publique, les jeux de langage en l’occurrence. On pourra parler à ce propos d’une réflexion transcendantale.⁹⁷ C’est en ce sens que

Ricœur peut écrire que le langage dans lequel on dit, comme le fait Wittgenstein, que la parole “est une partie d’une activité ou d’une forme de vie” n’est plus lui-même “une forme de vie, mais une réflexion,”⁹⁸ et on peut préciser: une réflexion transcendantale.

La discussion avec Wittgenstein permet de préciser le point en débat avec Strawson. La notion de “convention d’emploi” présuppose l’idée de “règle”: tout usage de la langue dans la parole est un usage réglé. Mais quelle est la nature de ces règles? Le modèle des règles de jeu fournit des éléments essentiels pour répondre à cette question. Les règles d’un jeu définissent ce qui vaut comme un coup dans le jeu en question et quelles sont les conséquences de ce coup pour la suite de la partie; à ce titre, elles constituent véritablement le jeu dont elles règlent le déroulement. Il en va de même pour le langage. C’est donc sur le modèle des règles de jeu qu’il convient de comprendre les “conventions d’emploi” de Strawson. Il convient pour cela de les interpréter comme des applications de “la logicité du sens selon Frege [et de] la grammaticalité de la phrase selon Chomsky” (75). On évitera alors que ces conventions ne tournent au “conventionnalisme de la signification et [au] pragmatisme de la référence.” La logicité et la grammaticalité fournissent ainsi les éléments d’une description des règles constitutives de l’usage de la parole en tant qu’il est un usage réglé. Elles constituent en quelque façon les “schèmes” (au sens kantien du terme) de l’usage de la langue dans la parole. Mais, pour mener à bien la réflexion transcendantale, il faut accomplir un pas supplémentaire et dégager le schématisme dont ces schèmes sont les produits. En d’autres termes, il s’agit de mettre à jour la méthode de la production réglée des phrases comme instances de discours.

Ce pas, décisif dans la démarche de Ricœur, c’est la grammaire générative de Chomsky qui permet de l’accomplir. Dans le cadre systématique que lui assigne Ricœur, la grammaire générative constitue une théorie de la production d’instances de parole à partir du système qu’est la langue. Mais, telle que la comprend Ricœur, cette théorie de la production ne se limite pas à énoncer les règles nécessaires pour produire des phrases. Elle s’applique également aux textes et prend alors les traits d’une “poétique générative” dans laquelle les genres littéraires ne constituent pas simplement une taxinomie, mais sont des sortes de matrices formelles permettant d’articuler des formes du rapport au monde.⁹⁹ Cette “fonction générative” règle “la production du discours [...] comme œuvre,”¹⁰⁰ comme “configuration” poétique du monde dans la mimésis littéraire.¹⁰¹ Dans la production de l’œuvre littéraire, on a donc affaire à un usage réglé de l’imagination productive dont la capacité à faire référence (un problème central de la théorie du texte de Ricœur) est fondée sur les conditions transcendantales de l’usage de la “langue” dans la “parole.” C’est ici que le lien avec le schématisme transcendantal est le plus évident. Nul ne contestera que, dans la production poétique, l’imagination productive soit à l’œuvre. Mais ce qui vaut du texte poétique vaut aussi de son élément de base, la phrase comme instance de discours. L’élargissement de la grammaire générative à une poétique générative fait ainsi comprendre par ricochet la phrase comme le nucleus du texte et la capacité à produire un nombre illimité de phrases nouvelles comme le principe de la création littéraire. Dans la phrase comme dans le texte poétique, on a affaire à une production réglée dont les règles assurent la capacité référentielle. Avec le concept linguistique de “discours,” Ricœur a ainsi opéré le passage au niveau du texte qui formera le noyau thématique de l’herméneutique déployée dans *La métaphore vive*, *Temps et récit*, *Du temps à l’action* et *Soi-même comme un autre*.

* * *

Aussi attractif que puisse paraître le geste synthétique auquel obéit le cours de 1966-67, il ne va pas sans poser toute une série de difficultés systématiques. Ce n'est pas le lieu de les discuter. Nous nous contenterons d'en relever une seule, très manifeste pour qui lit le texte du cours. Il se conclut par une citation de Chomsky dans laquelle celui-ci souligne la parenté de sa position avec le rationalisme classique de Descartes et de ses héritiers, et caractérise sa position comme l'hypothèse selon laquelle "une grammaire particulière" serait "acquise par la simple différenciation d'un schéma inné fixe." Si le terme de "schéma" suggère effectivement le rapprochement avec le schématisme kantien, la réintroduction de l'innéisme, quelle que soit l'interprétation qu'on en donne, est incompatible avec le transcendantalisme kantien. Est-il possible de renoncer à l'innéisme tout en restant fidèle à l'idée de grammaire générative et à ses prolongements dans une poétique générative? C'est l'une des questions qu'une reprise systématique de la philosophie du langage de Ricœur ne pourra éluder.

Mais par-delà les objections que l'on peut adresser aux interprétations constructives ébauchées par Ricœur dans son cours, on se doit de constater que l'interprétation transcendantale de la philosophie du langage (et tout spécialement de ce qu'on appelle la "philosophie du langage ordinaire," héritière pour l'essentiel du Wittgenstein des *Investigations philosophiques*) que Ricœur esquisse en 1966-67 met le doigt sur un problème qui, au même moment, est à l'ordre du jour de la philosophie analytique de langue anglaise, et qui l'est resté jusqu'aujourd'hui. L'année même du cours de Ricœur, en 1966, paraît un autre livre fondateur pour la reprise du questionnement transcendantal dans la tradition analytique, *The Bounds of Sense* de Strawson, dans lequel l'auteur développe la notion d'argument transcendantal (qu'il avait introduite en 1959) pour rendre compte du type d'argumentation sur lequel repose la démarche philosophique de Kant et l'affranchir de tout soupçon de mentalisme. Savoir si l'on peut donner une interprétation transcendantale de Wittgenstein, et spécifiquement des *Investigations philosophiques*, est une question qui donne lieu aujourd'hui encore à de vastes débats.¹⁰²

C'est donc dans le contexte des discussions entre philosophie analytique du langage et philosophie transcendantale qu'il faut inscrire le cours de Ricœur pour prendre la mesure de son originalité et de son importance. Il ne propose rien moins que l'une des premières propositions de synthèse systématique entre ces deux démarches. Mais, à la différence de la plupart des positions en philosophie du langage développées dans les années 1960, Ricœur dispose d'une conception beaucoup plus complexe du langage, instruite par une étude approfondie des travaux de la linguistique structurale. L'originalité de sa démarche consiste incontestablement à avoir inscrit la relecture transcendantale de la philosophie analytique dans le cadre théorique fourni par la linguistique structurale pour mettre en mouvement les dichotomies qui l'organise et les dépasser dans une conception du langage comme pouvoir de création normé.

- ¹ Nous ne possédons pas jusqu'à ce jour une liste chronologique des enseignements de Ricœur à Strasbourg, Paris (en Sorbonne, puis à Nanterre, mais aussi à l'Institut protestant de théologie, où il enseigna la philosophie de 1958 à 1969) et Louvain, ainsi que dans les universités américaines. Cela rend souvent difficile l'identification des matériaux conservés dans les archives.
- ² Dans le polycopié du cours "Introduction au problème des signes et du langage" (1962-63), Ricœur déclare: "Puisque j'ai commencé à parler des *motivations* de ce cours, j'en ajouterai deux qui, à elles seules, auraient suffi à capter mon attention pour plusieurs années: le développement de la philosophie anglo-saxonne et américaine que j'ai appris à connaître depuis six ou sept ans." L'autre motivation est le rôle de paradigme méthodologique joué par la linguistique structurale.
- ³ Paul Ricœur, "Démythologisation et herméneutique," in Rudolf Bultmann, *Nouveau Testament et mythologie*, suivi de *Démythologisation et herméneutique*, trad. et éd. Jean-Marc Tétaz (Genève: Labor et Fides, 2013), 123-92, ici 167. L'idée d'une "grande philosophie du langage" revient à plusieurs reprises dans les textes de Ricœur de la seconde moitié des années 1960.
- ⁴ Paul Ricœur, "Existence et herméneutique," in *id.*, *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique* (1969), (Paris: Seuil [Points], 2013²), 23-50, ici 38. Placé en tête du recueil, cet essai a valeur programmatique pour la démarche de Ricœur. Sa formule marque la distance qui sépare son programme herméneutique de celui de Gadamer exposé dans *Vérité et méthode*, titre dans lequel le "et" a valeur adversative.
- ⁵ Ricœur, "Existence et herméneutique," 40.
- ⁶ Ricœur, "Le discours philosophique de l'action. Projet d'enseignement au Collège de France." Le texte a été édité dans le cadre du Fonds Ricœur, il est disponible en ligne: <http://www.fondsriceur.fr/uploads/medias/doc/cours/projet-d-enseignement-au-college-de-france-le-discours-philosophique-de-l-action.pdf>. Ce texte offre à Ricœur l'occasion de revenir sur son itinéraire philosophique; il constitue à ce titre la première rétrospective philosophique de Ricœur, vingt-cinq ans avant *Réflexion faite. Autobiographie intellectuelle* (Paris: Esprit, 1995). C'est un texte essentiel pour comprendre le rôle joué par la réception de la philosophie analytique de langue anglaise dans la réorientation philosophique opérée par Ricœur durant la seconde moitié des années 1960, c'est-à-dire *grosso modo* après l'achèvement du livre sur Freud, *De l'interprétation* (Paris: Seuil, 1965).
- ⁷ Ricœur, *De l'interprétation*, 2 (le texte n'est pas paginé).
- ⁸ Parmi les articles repris dans *Le conflit des interprétations*, on relèvera tout particulièrement "Structure et herméneutique" (1963), "Le problème du double sens comme problème herméneutique et comme problème sémantique" (1966), "La structure, le mot, l'événement" (1967), et "La question du sujet: le défi de la sémiologie" (1968). Parmi les autres articles de Ricœur, on mentionnera: "Le symbolisme et l'explication structurale," *Cahiers internationaux du symbolisme*, vol. 2 (1964), 81-96; "Structure et signification dans le langage," in Georges Leroux (éd.), *Pourquoi la philosophie?* (Montréal: Éditions de Sainte-Marie, 1968), 101-120; "Sens et langage" [texte transcrit à partir d'enregistrements], *Cahiers d'études du Centre protestant de recherche et de rencontres du Nord*, vol. 26 (1968), 38-57;

"Philosophie et langage," in Raymond Klibansky (ed.), *Contemporary Philosophy. A Survey*, Vol. III: *Metaphysics, Phenomenology, Language and Structure/La philosophie contemporaine. Chroniques*, Vol. III: *Métaphysique, phénoménologie, langage et structure* (Firenze: La Nuova Italia, 1969), 272-95; "Langage (Philosophie)," *Encyclopaedia Universalis*, Vol. IX (Paris: Encyclopaedia Universalis, 1971), 771-81; "Événement et sens dans le discours," in Michel Philibert, *Paul Ricœur ou la liberté selon l'espérance. Présentation, choix de textes, biographie, bibliographie avec des pages inédites de P. Ricœur* (Paris: Seghers, 1971), 177-87; "Signe et sens," *Encyclopaedia Universalis*, Vol. XII (Paris: Encyclopaedia Universalis, 1972), 1011-15; "Discours et communication," in *La communication. Actes du XV^e Congrès de l'Association des sociétés de philosophie de langue française. Montréal 1971* (Montréal: Montmorency, 1973), Vol. II, 23-48; "Analyse linguistique. Structuralisme et herméneutique," in *Estudios de Lengua y Literatura Francesa* (Oviedo: Universidad de Oviedo, 1976), 61-77; "Philosophie et langage," *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, n° 103 (1978), 449-63. On y ajoutera les textes mentionnés ci-dessous, section II.

- ⁹ Pour un aperçu de l'état de la recherche, cf. Philippe Lacour, "Note concernant la littérature secondaire sur la question du langage chez Ricœur," *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, vol. 11 (2020), 7-24; Jean-Marc Tétaz et Martin Leiner, "Die theologische und philosophische Rezeption der Texthermeneutik Paul Ricœurs. Zum Stand der Forschung," *Theologische Rundschau*, vol. 85 (2020), 46-71.
- ¹⁰ Gottlob Frege, *Les fondements de l'arithmétique*, trad. Claude Imbert (Paris: Seuil, 1969); *id.*, *Écrits logiques et philosophiques*, trad. Claude Imbert (Paris: Seuil, 1971).
- ¹¹ John Austin, *Quand dire, c'est faire*, trad. Gilles Lane (Paris: Seuil, 1970).
- ¹² Peter F. Strawson, *Les individus*, trad. Albert Shalom et Paul Drong (Paris: Seuil, 1973).
- ¹³ Charles S. Peirce, *Écrits sur le signe*, trad. Gérard Deledalle (Paris: Seuil, 1978).
- ¹⁴ Cf. Noam Chomsky, *La linguistique cartésienne*, suivi de *La nature formelle du langage*, trad. Nelcy Delanoë et Dan Sperber (Paris: Seuil, 1969); *id.*, *Structures syntaxiques*, trad. Michel Braudeau (Paris: Seuil, 1969); *id.*, *Aspects de la théorie syntaxique*, trad. Jean-Claude Milner (Paris: Seuil, 1971); *id.* (en collaboration avec Morris Halle), *Principes de phonologie générative*, trad. Pierre Encrevé (Paris: Seuil, 1973).
- ¹⁵ Rudolf Bultmann, *Jésus. Mythologie et démythologisation*, préf. Paul Ricœur (Paris: Seuil, 1968) ; *id.*, *Foi et compréhension* (2 vol.), trad. André Malet *et al.* (Paris: Seuil, 1969-1970) ; *id.*, *Histoire de la tradition synoptique* (Paris: Seuil, 1973).
- ¹⁶ Gerhard Ebeling, *L'essence de la foi chrétienne*, trad. G. Jarczyk et L. Giard (Paris: Seuil, 1970).
- ¹⁷ Ebeling, *L'essence de la foi chrétienne*, 3.
- ¹⁸ Ce cours a fait l'objet d'une édition électronique disponible sur le site du Fonds Ricœur.
- ¹⁹ In Ricœur, *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, 321-59.

- ²⁰ Ricœur, "Le discours philosophique de l'action. Projet d'enseignement au Collège de France," 3.
- ²¹ Cf. *Phédon* 99d-e.
- ²² Outre les remarques de Ricœur dans son "Projet d'enseignement", on se reportera sur ce point à Ricœur, *Interpretation Theory: Discourse and the Surplus of Meaning* (Forth Worth: The Texas Christian University Press, 1976), 45-69.
- ²³ Comme l'explique Ricœur dans son "Introduction générale" à *Le volontaire et l'involontaire (Philosophie de la volonté*, t. I), cité dans l'édition "Points" de 2009, ici 20. Le lien entre phénoménologie et philosophie réflexive apparaît clairement dans les réflexions ultérieures sur le *Cogito*, cf. Ricœur, "Introduction générale" à *Le volontaire et l'involontaire*, 25 sq. Ricœur revient sur le lien entre philosophie réflexive et phénoménologie dans *Le volontaire et l'involontaire* dans l'entretien avec Jean-Michel Le Lannou ("Entretien avec Paul Ricœur," *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 74 (1990), 87-91. Tel qu'il est mis en œuvre par Ricœur dans les trois volumes parus entre 1950 et 1960, le projet de la *Philosophie de la volonté* combine trois démarches méthodiques: une phénoménologie éidétique inspirée de Husserl pour *Le volontaire et l'involontaire*, une philosophie réflexive instruite par Jean Nabert pour *L'homme faillible*, une herméneutique réflexive pour *La symbolique du mal*. Ricœur s'en explique dans son "projet d'enseignement" (2). Ce qui constitue l'unité de cette démarche éclectique, c'est la référence commune à un soi qui ne parvient à se comprendre qu'au gré de ce triple geste réflexif (qui est toujours médiatisé, mais de façon à chaque fois spécifique). C'est justement cette conception fondamentalement réflexive de la subjectivité qui devient problématique pour Ricœur au gré du double passage par la psychanalyse et la sémantique (dans la dualité de la linguistique structurale et de la philosophie analytique).
- ²⁴ Cette question a été traitée par Roberta Picardi, "De la volonté à l'action," *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, vol. 99 (2015), 537-45. On notera qu'en 1969, Ricœur ne dispose pas encore des ressources théoriques nécessaires pour inscrire le problème, décisif à ses yeux, de "l'action sensée" dans le nouveau cadre défini par la philosophie du langage. Aussi, pour traiter de cette "théorie de la pratique," Ricœur propose-t-il de revenir aux *Principes de la philosophie du droit* de Hegel. C'est la discussion avec la "grammaire narrative" d'Algirdas Julien Greimas qui lui permettra de développer une "théorie de la pratique" s'inscrivant dans la continuité de ses travaux sur la philosophie du langage et la philosophie de l'action. Il en pose les bases dans *Temps et récit* et dans *Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* (Paris: Seuil, 1986) avant d'en proposer un exposé synthétique dans les quatrième et sixième études de *Soi-même comme un autre*. Ricœur a rassemblé ses principaux textes sur Greimas dans *Lectures 2. La contrée des philosophes* (Paris: Seuil, 1992), 387-450.
- ²⁵ Gilbert-Jean Baptiste François Marie Olandini, 26 avril 1941-16 mai 2004 (?).
- ²⁶ Michel Nancy (né le 30 janvier 1942), historien de la philosophie, spécialiste entre autres de Platon, dont il a traduit et commenté le *Théétète*. Doctorat en philosophie avec *Le philosophe et son double. Commentaire de l'Euthydème de Platon* (Paris: Vrin, 2015²). Habilitation à diriger des études en 1994.

Directeur de recherche au CNRS de 1994 à sa retraite en 2009. Fondateur et codirecteur de la revue *Philosophie antique* de 2001 à 2019.

- ²⁷ Ni la FGEL ni le Groupe d'étude de philosophie n'ont fait l'objet de recherches. Il existe un fonds d'archives, déposé par Prisca Bachelet auprès de la Cité des mémoires étudiantes en 2010 qui pourrait contenir des documents complémentaires. Cote : AS/203 (I)1-8. (<https://francearchives.fr/fr/findingaid/52a5ed63d5af8f3c2323de8f1e794b49ca810b60>).
- ²⁸ Paul Ricœur, *Être, essence et substance chez Platon et Aristote. Cours professé à l'université de Strasbourg en 1953-54*, texte vérifié et annoté par Jean-Louis Schlegel (Paris: Seuil, 2011).
- ²⁹ Il s'agit de quatre feuillets numérotés 14889-14892.
- ³⁰ Souligné dans l'original. Tous les termes mis en italique dans les citations sont soulignés dans l'original.
- ³¹ La phrase est abrégée par ..., mais la suite tombe sous le sens.
- ³² Cf. en particulier la conférence "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage (avril 1966)," *Études Ricœuriennes/Ricœur Studies*, vol. 5 (2014), 7-27.
- ³³ Et non, par exemple, dans les pouvoirs de l'entendement, comme chez Kant.
- ³⁴ Le document est constitué par les feuillets 14893-14896.
- ³⁵ Ricœur s'exprime dans le même sens en 1966 dans un entretien radiodiffusé avec Alain Badiou, dont la transcription dactylographiée est conservée dans le dossier 122 (boîte 29) des archives du Fonds Ricœur.
- ³⁶ Cf. Ricœur, *Le conflit des interprétations*, 23-50.
- ³⁷ Feuilles 14394-14405.
- ³⁸ Paul Ricœur, "Husserl and Wittgenstein on Language," in Harold A. Durfee (ed.), *Analytical Philosophy and Phenomenology* (The Hague: Nijhoff, 1967), 87-95.
- ³⁹ Dossier 134, feuillets 15731-15749 et 15696-15703.
- ⁴⁰ Elle a été publiée par Catherine Goldenstein et Samuel Lelièvre dans le volume 5 des *Ricœur Studies*, cf. ci-dessus note 32.
- ⁴¹ Dossier 134.
- ⁴² Ces titres intercalaires n'ont pas été conservés dans le texte du cours.
- ⁴³ Les photocopiés correspondants sont déposés au Fonds Ricœur et y sont consultables; les cours sur la volonté, le discours de l'action et l'herméneutique ont fait l'objet d'éditions électroniques accessibles sur le site du Fonds Ricœur.
- ⁴⁴ Feuille 16159.

- ⁴⁵ Dans les paragraphes qui suivent, je reprends certains éléments de mon article "Paul Ricœur, *Filosofia del linguaggio ed ermeneutica*. Alcune osservazioni su L'ultimo Wittgenstein e l'ultimo Husserl sulla questione del linguaggio," *Azimuth*, vol. 8 (2020), Daniele Nuccilli et Ferdinand Fellmann (ed.), *Il movimento fenomenologico. Precursori, contemporanei e successori della filosofia di Husserl*, 213-22.
- ⁴⁶ "L'antinomie de la raison pure" et ses quatre "conflits" (on parle usuellement de quatre antinomies, mais c'est un abus de langage) constituent la cellule de base de la "Dialectique transcendantale" de la *Critique de la raison pure*. Kant a indiqué que la découverte de cette antinomie avait joué un rôle essentiel dans la genèse et la conception de sa philosophie critique.
- ⁴⁷ Cours "Le langage" (Nanterre, 1966-67), 3. Je cite les cours dactylographiés ou photocopiés en indiquant la pagination de l'original (et non le numéro de feuillet du répertoire des archives) afin de permettre de retrouver également les citations dans les autres exemplaires existants.
- ⁴⁸ Cf. le sous-titre de la Troisième Partie du cours: "Le discours-théorie des opérations," 80.
- ⁴⁹ "Le discours-théorie des opérations," 3. Cette perspective permet à Ricœur de mettre en relation Humboldt et Chomsky.
- ⁵⁰ Ricœur, "Le langage," 1. Cette organisation architectonique est la nouveauté décisive du cours de 1966-67, comme le relève Ricœur dans la première phrase du cours.
- ⁵¹ Cf. les développements proposés par Ricœur dans son article "La structure, le mot, l'événement," in *Le conflit des interprétations. Essais d'herméneutique*, 121-43. Le texte avait paru initialement dans un numéro d'*Esprit* intitulé *Structuralisme, idéologie et méthode* (mai 1967).
- ⁵² Feuilles 14048-14065.
- ⁵³ Feuilles 14379-14383.
- ⁵⁴ Cf. sur cette question Tétaz et Leiner, "Die theologische und philosophische Rezeption der Texthermeneutik Paul Ricœurs."
- ⁵⁵ Pour ce concept du symbole, cf. Paul Ricœur, *La symbolique du mal*, in *Philosophie de la volonté*, t. II *Finitude et culpabilité* (1960) (Paris: Seuil [Points], 2009), 201-577, ici 217-22.
- ⁵⁶ Paul Ricœur, "Les problèmes du langage [2]," *Cahier de philosophie*, vol. 4 (avril 1966), 65-73, ici 66.
- ⁵⁷ Greimas est travaillé par Ricœur dès le cours de 1963-64, spécifiquement sur la question de la sémantique, de la polysémie et du symbolisme, cf. feuillets 15043-15046 et 15048-15049. Il s'appuie alors sur un photocopié de cours intitulé "La sémantique structurale" (cf. feuillet 15043), qui donnera naissance au livre du même titre, paru en 1966 chez Larousse et réédité de multiples fois. Sur les relations de Ricœur avec Greimas, cf. les indications données par François Dosse, *Paul Ricœur. Les sens d'une vie (1913-2005)* (Paris: La Découverte, 2008²), 324-30. Dosse date la rencontre de Greimas et de Ricœur de "peu avant les événements de mai 1968" (325); Greimas est toutefois lu et commenté par Ricœur dès son premier cours systématique sur le langage, en 1963-64. Greimas y joue le rôle du

théoricien structuraliste de la sémantique. Cela n'implique pas de rencontre personnelle, mais crée à tout le moins les conditions intellectuelles d'une telle rencontre.

⁵⁸ Ricœur, *La symbolique du mal*, 567.

⁵⁹ "Mais ce travail ouvrait plus de questions qu'il n'en résolvait. [...] l'espèce de serment sur lequel se termine la *Symbolique du mal* – "le symbole donne à penser" – n'a pas encore été tenu. [...]. Sinon, une philosophie qui préserve le primat du symbole sur le concept est-elle encore une philosophie, c'est-à-dire une entreprise rationnelle ? Cette question s'est dressée devant moi comme une paroi." (Ricœur, "Le discours philosophique de l'action," 1 sq.)

⁶⁰ Cf. Paul Ricœur, "Les problèmes du langage [1]," *Cahiers de philosophie*, vol. 2-3 (février 1966), 27-41, ici 39 sq.

⁶¹ Ferdinand de Saussure, cité par Robert Godel, *Les sources manuscrites du "Cours de linguistique générale" de F. de Saussure* (Genève/Paris: Droz/Minard, 1957), 166; cité par Ricœur, "Les problèmes du langage [1]," 31.

⁶² Feuillet 15045.

⁶³ Feuillet 15045. Ricœur voit Eliade, Bachelard ou Freud être victimes de ce "merveilleux" (il met le mot entre guillemets). Il considère sans doute avoir lui-même succombé par le passé à ce "faux prestige," comme nombre de ses lecteurs qui ont rechigné à le suivre sous les fourches caudines de la linguistique structurale et de la philosophie analytique.

⁶⁴ Ricœur, "Les problèmes du langage [2]," 68. Ricœur fait référence à Roman Jakobson, "Linguistique et poétique", in *Essais de linguistique générale*, trad. Nicolas Ruwet (Paris: Minuit, 1963), 209-24; cf. en particulier les tableaux, 214 et 220, repris par Ricœur 69 et 70.

⁶⁵ Ricœur, "Les problèmes du langage [2]," 71.

⁶⁶ Ricœur, "Les problèmes du langage [2]," 72.

⁶⁷ Jakobson, "Le langage commun des linguistes et des anthropologues. Résultats d'une conférence interdisciplinaire," in *Essais de linguistique générale*, 25-42, ici 40.

⁶⁸ Jakobson, "Le langage commun des linguistes et des anthropologues. Résultats d'une conférence interdisciplinaire." Cf. aussi Ricœur, "Les problèmes du langage [2]," 72.

⁶⁹ Ricœur, "Les problèmes du langage [2]," 72.

⁷⁰ In Jakobson, *Essais de linguistique générale*, 43-67.

⁷¹ Jakobson, *Essais de linguistique générale*, 61; cf. Ricœur, "Les problèmes du langage [2]," 73. (Le texte est fautif; il parle de "procès méthodique" au lieu de "procès métonymique.")

- ⁷² Jakobson, *Essais de linguistique générale*, 63.
- ⁷³ Ricœur, "Le problème du double-sens comme problème herméneutique et problème sémantique," in *Le conflit des interprétations*, 99-119, ici 101.
- ⁷⁴ Paul Ricœur, "La métaphore et le problème central de l'herméneutique," *Revue théologique de Louvain*, vol. 70 (1972), 93-112.
- ⁷⁵ On relèvera *cum grano salis* que, dans cette formulation, Ricœur pratique la synecdoque, qui un cas paradigmatique du procès métonymique.
- ⁷⁶ Cf. en particulier les pages 183-89, 223-35 et 280-83.
- ⁷⁷ Ricœur, "Les problèmes du langage [2]," 73.
- ⁷⁸ Ricœur, "Le langage [cours 1966-67]," 51. Je cite ce cours en indiquant entre parenthèses dans le corps du texte la pagination du tapuscrit.
- ⁷⁹ Ricœur, "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein sur le langage," 8.
- ⁸⁰ Peter F. Strawson, "On Referring," *Mind*, vol. 59 (1950), 320-44.
- ⁸¹ C'est la même question qui se trouve au centre de la conférence de 1966 "Le dernier Husserl et le dernier Wittgenstein sur le langage."
- ⁸² Si, aujourd'hui, le rapport entre Frege et Husserl est devenu un thème presque classique lorsqu'il s'agit de traiter les relations entre la philosophie analytique et la phénoménologie, il n'en allait pas de même au milieu des années 1960, malgré l'ouvrage pionnier de Dagfinn Føllesdal, *Husserl und Frege. Ein Beitrag zur Beleuchtung der Entstehung der Phänomenologischen Philosophie* (Oslo: Aschehoug, 1958). Mais Ricœur ne semble pas en avoir eu connaissance (il ne le cite jamais et le livre ne figure pas dans sa bibliothèque). La correspondance Frege-Husserl n'a été publiée qu'en 1976 (Frege, *Wissenschaftlicher Briefwechsel*, ed. Gottfried Gabriel et al. [Hamburg: Meiner, 1976], 94-107), l'ouvrage classique de Michael Dummett, *Origins of Analytical Philosophy* paraît en 1993 (Cambridge: Harvard University Press), son interprétation de la philosophie du langage de Frege date de 1973 (*Frege. Philosophy of Language* [Cambridge: Harvard University Press]).
- ⁸³ Il a paru en 1892 dans la *Zeitschrift für Philosophie und Philosophische Kritik*, vol. 100, 25-50 et a été réédité en 1962 par Günther Patzig (Frege, *Funktion, Begriff, Bedeutung. Fünf Logische Studien* [Göttingen: Vandenhoeck & Ruprecht, 1962], 38-63). Il a été traduit en français par Claude Imbert sous le titre "Sens et dénotation" (*id.*, *Écrits logiques et philosophiques*, 102-26).
- ⁸⁴ Le tapuscrit porte "entre le sens et la réalité", ce qui ne veut rien dire (le sens ne peut pas faire médiation entre lui-même et la réalité). Je corrige.
- ⁸⁵ Comme l'est l'objet désigné par un nom propre, qui peut exister ou non; ainsi "Socrate" a une référence, le philosophe mort en 399 av. J.-C., tandis que "Ulysse" n'en a (vraisemblablement) pas.

- ⁸⁶ "Signification est pour nous synonyme de sens", écrit Husserl dans la *Première recherche logique* (61 de la traduction française, t. II [Paris: PUF, 1961]; cité par Ricœur, p. 54 du cours).
- ⁸⁷ Dans le tapuscrit, il y a un blanc; "mouvement" est une conjecture.
- ⁸⁸ C'est le cas lorsqu'il s'agit de figures littéraires ou mythiques, comme celle d'Ulysse.
- ⁸⁹ C'est la différence entre "cercle carré" et "Ulysse". La première expression est absurde, la seconde est vide, mais on peut parfaitement dépeindre Ulysse, et on l'a fait à moult reprises dans l'art occidental.
- ⁹⁰ Edmond Husserl, *Recherches logiques*, t. II, 63, cité par Ricœur, 53.
- ⁹¹ Ricœur fait référence à la théorie du jugement dans la *Critique de la raison pure*, pas dans la *Critique de la faculté de juger*. On pourrait se demander si la *Critique de la faculté de juger* et sa théorie du jugement réfléchissant n'offrirait pas un cadre plus convaincant que la théorie du schématisme. Mais Ricœur a toujours fait preuve d'une prédilection pour la théorie du schématisme, non sans lien avec l'importance qu'il accordait à l'imagination. Mais l'imagination métaphorique et littéraire peut-elle vraiment venir s'inscrire dans la cadre du schématisme, dont l'activité synthétique s'applique au divers d'une intuition sensible pure (le temps)? J'avoue en douter. Il me semble que la théorie du jugement réfléchissant jointe à la théorie de l'œuvre d'art et du jugement esthétique offrirait une base systématique plus convaincante pour une reprise kantienne des questions soulevées par les conditions transcendantales de l'emploi de la langue. Cette question ne peut être développée plus avant dans ce cadre.
- ⁹² Immanuel Kant, *Critique de la raison pure*, B 171-187.
- ⁹³ Sauf à admettre que l'intuition elle-même soit d'emblée structurée conceptuellement. C'est la solution proposée par John McDowell dans *Mind and World* (Cambridge: Harvard University Press, 1996).
- ⁹⁴ Ce qui, naturellement, ne suffit pas au succès de la référence, pas plus que les conditions de possibilités transcendantales kantienne ne suffisent à assurer la validité empirique d'une théorie scientifique.
- ⁹⁵ Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 19 sq. Dans les paragraphes qui suivent, je reprends des éléments de mon article cité "Paul Ricœur, *Filosofia del linguaggio ed ermeneutica*. Alcune osservazioni su L'ultimo Wittgenstein e l'ultimo Husserl sulla questione del linguaggio."
- ⁹⁶ Ricœur, "Le dernier Wittgenstein et le dernier Husserl sur le langage," 20.
- ⁹⁷ Sur le concept de réflexion transcendantale, cf. Herbert Schnädelbach, *Reflexion und Diskurs. Fragen einer Logik der Philosophie* (Frankfurt-am-Main: Suhrkamp, 1977). Dans la *Critique de la raison pure*, Kant souligne que la réflexion transcendantale porte sur "les objets eux-mêmes" et "contient le principe de la possibilité de la comparaison objective des représentations entre elles" (B 319).

⁹⁸ Kant, *Critique de la raison pure*.

⁹⁹ Cf. pour la notion de "poétique générative", Paul Ricœur, "Herméneutique de l'idée de révélation," in Paul Ricœur et al., *La révélation* (Bruxelles: Facultés universitaires Saint-Louis, 1977), 15-54, ici 31. Cette idée est développée dans la grande étude que Ricœur consacra en 1975 à "l'herméneutique biblique" (original américain: "Paul Ricœur on Biblical Hermeneutics," *Semeia*, vol. 4 [1975], 29-148; je cite d'après la traduction française in Paul Ricœur, *L'herméneutique biblique*, trad. et éd. François-Xavier Amherdt [Paris: Cerf, 2001], 147-255, en particulier 184 sq.). Par "poétique," Ricœur comprend "la discipline qui traite des lois de composition qui se surajoutent à l'instance de discours pour en faire un texte qui vaut comme récit, comme poème ou comme essai" (*Du texte à l'action. Essais d'herméneutique II* [Paris: Seuil, 1986], 13).

¹⁰⁰ Ricœur, "L'herméneutique biblique," 184.

¹⁰¹ Cf. Paul Ricœur, *Temps et récit I* (Paris: Seuil [Points], 1991²), 125 sq.

¹⁰² On mentionnera seulement, en français: Arley Moreno et Antonia Soulez (éd.), *Grammatical ou transcendental?* (Paris: L'Harmattan [Cahiers de philosophie du langage 8], 2012). On remarquera toutefois que Ricœur ne prétend pas que les *Investigations philosophiques* proposeraient quelque chose comme une argumentation transcendantale, mais qu'une interprétation transcendantale est la meilleure façon d'interpréter, à l'encontre des intentions de leur auteur, la démarche des *Investigations philosophiques*.